

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lire m'affole

Monique LaRue

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

Façon de lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31977ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRue, M. (1991). Lire m'affole. *Liberté*, 33(1), 50–55.

MONIQUE LARUE

LIRE M'AFFOLE

La lecture est le pire désordre de ma vie. J'ai une petite table de chevet où les livres s'empilent, que le vendredi ma femme de ménage dépose rageusement sur mon lit. Certains y sont à perpète: les *Essais* de Montaigne, la Bible, *Les Mille et Une Nuits* dans le coffret de Press-Pocket, un exemplaire vieilli des *Vies parallèles* de Plutarque, les *Pensées* de Pascal. Ils font partie du programme de lecture que je m'étais tracé au début d'une année sabbatique qui a passé trop vite. Je les absorbe à petites doses.

Puisque j'ai la prétention d'écrire, je devrais avoir tout lu de Shakespeare, Dante, Homère, Milton, Cervantes, Goethe. Jamais je ne pardonnerai aux sœurs qui ne m'ont rien appris, qui ne voulaient pas que nous lisions, qui se méfiaient de la vie de l'esprit, et qui m'ont fait perdre huit ans de ma vie. Je suis jalouse d'Umberto Eco, Vladimir Nabokov, Étienne Barilier, John Updike, Milan Kundera, Réjean Ducharme, et de tous les écrivains qui ont lu plus que moi.

Sur mon babillard j'ai affiché, après la sabbatique, une feuille représentant ma ferme volonté de m'en sortir. C'est le «Programme de lecture — août 90». La page est divisée en deux. À gauche j'ai: Colette, Rousseau, Voltaire, Diderot, Tchekhov, Stendhal, Sartre, TOUT LIRE. À droite, Grainville, Hawkes, Mertens, Gerber, Simenon. Ceux-là, c'est pour «le travail», pour voir «comment ils font», que je veux les lire. J'évite plutôt les librairies, mais lorsque je me fais

prendre, sois je note, sans acheter: Canetti, Cabanis, jamais lus. Céline, relire. Soit j'achète...

Des livres, j'en ai dans mon auto, dans mon bureau, dans ma cuisine. Je lis dans n'importe quelle situation, en surveillant un examen ou en tournant une sauce de spaghetti. C'est dans ces circonstances prosaïques dont je m'excuse de parler, mais dont je tiens à parler, que je lis de la poésie. Une seule ligne suffit à vous venger de ce qu'il faut accomplir pour que la vie continue. J'aime les anthologies de poésie. Celle de Seghers, celle de Nepveu et Mailhot sont «sorties» en permanence. Baudelaire, Rimbaud. Je suis très classique en la matière.

La lecture m'a toujours sauvée. Quand le malheur est vraiment trop dur, je trouve du réconfort dans la théorie littéraire. Spitzer, Starobinski, Genette, Derrida, Marcotte m'ont aidée à ne pas pleurer. Je me souviens d'avoir lu *Théorie des genres littéraires* pour supporter un deuil inacceptable. Les spéculations sur l'art, le loisir qu'elles exigent, m'ont permis de traverser l'irrationnel de la mort, de la douleur.

Je suis très attachée à Platon, à Heidegger, à Nietzsche, et je reviens périodiquement à la philosophie qui a été le terrain de mon premier décollage intellectuel. Je crois que ce sont ces auteurs-là qui m'ont vraiment formée, marquée. J'aime relire Hegel, parce que personne ne comprend Hegel et que cela me donne le sentiment d'être privilégiée. À vingt ans j'ai eu la chance de passer un été à lire *La Phénoménologie de l'esprit*. Ce sont des choses que personne ne pourra jamais m'enlever. Pourtant je n'aime pas beaucoup les écrivains-philosophes, Blanchot, Bataille.

La lecture en profondeur d'une œuvre, la découverte par un travail lent et pointu de ses structures et de sa richesse, je n'ai plus jamais l'occasion — j'allais dire le droit — de la pratiquer. C'est une grande déception de ma vie. Cette lecture-là est tributaire de l'enseignement. Et la littérature, l'enseignement de la littérature ont disparu du

cégep. Il n'y a plus guère que dans les universités qu'elle se pratique. Jusqu'à quand?

Maintenant, je dirais que je lis «en artiste», comme un peintre va au musée. J'entre avec facilité dans les livres, je sais ce que j'y cherche, j'entends la langue, le rythme, je reçois les images, je vois si c'est intelligent, je m'arrête ou je me sauve, je quitte avant d'avoir terminé s'il le faut. Une lecture me mène à une autre, je n'analyse pas. Je lis comme je conduis ma voiture, nerveusement, plutôt trop vite, revenant à certains trajets ou explorant, au pif.

Je prépare et prolonge les voyages par les lectures, j'aime visiter les villes un roman à la main, marcher dans Ferrare en lisant Bassani, etc. Cet été j'ai redécouvert les *Mémoires d'outre-tombe*, qu'on m'avait si mal enseigné, à Combourg. J'ai eu une période russe, une période italienne, une période argentine. Il y a eu l'aventure avec les romans montréalais. Il y a des ghettos où je ne parviens pas à pénétrer, la littérature canadienne-anglaise évidemment.

Je lis rarement un seul livre à la fois. En même temps que Chateaubriand, j'ai lu *La Moisson*, de Petru Dumitriu, un écrivain roumain que j'aurais dû connaître avant que le mur de Berlin ne tombe. En même temps que Chateaubriand et Dumitriu, j'ai lu *La Nuit de la Saint-Basile*, car j'ai une sorte de pacte de lecture réciproque avec Baillie et quelques autres personnes qui écrivent. J'estime que c'est la moindre des civilités que de lire les livres des écrivains qu'on est appelé à rencontrer. Ces lectures parallèles forment parfois des associations bizarres et fécondes.

J'aime lire mes contemporains. *Le Poisson-Scorpion*, que son auteur, Nicolas Bouvier, m'a offert à l'occasion d'un colloque, a été pour moi une révélation récente. Un récit taillé au harpon. Le fait que je ne connaissais pas Bouvier me prouve qu'il y a des trous dans mon système. J'ai beau tout surveiller, je tombe sur des nids de culture, d'intelligence, là, à ma portée, et cela me fait peur de n'avoir eu aucun moyen de détecter leur existence. À côté, par-dessus,

entre et dans les piles de livres il y a donc les revues, *Liberté*, *Spirale*, *Monde des livres*, *Magazine littéraire*, où je souligne d'autres titres, d'autres noms.

Je ne lis jamais sans crayon pour souligner, annoter. Je lis beaucoup la nuit. L'insomnie n'est pas une maladie chronique mais une grâce accordée aux surchargés de la lecture. Je me sers des pages de garde des livres pour écrire les idées qui me viennent pour mes propres livres, des détails m'amenant à préciser mes propres personnages, mes propres lieux romanesques. Des thèmes connexes aux miens. Lorsque j'ai fini, je recopie ce qui tient le coup. Les lectures traversent alors de mon côté, dans ma matière. Digestion complète.

Je n'ai pas une bibliothèque rangée, mais une bibliothèque en mouvement. Je sors les livres des rayons plus facilement que je ne les y replace. Les livres doivent être en activité. Je les écorne, je les utilise. *Le Joueur*, de Dostoïevski, que j'ai enseigné du temps où cela s'enseignait, je l'ai en quatre exemplaires. *L'Écume des jours*, en trois exemplaires. Si je perdais ces livres, je ne pourrais jamais retrouver le travail que j'y ai inscrit d'une fois à l'autre. Mais ce sont maintenant des reliques.

Il m'est arrivé de recopier à la main des auteurs, peut-être pour mieux les absorber. Je crois assez à cette méthode. On dit que Mozart a ainsi recopié des pages et des pages de Bach. Je l'ai fait récemment pour *Le Naufragé* de Thomas Bernhard, et *Le Rêve mexicain* de Le Clézio. Je ne sais quel plaisir, quel calme je trouve à réécrire lentement les mots des autres. Ceux de Bernhard étaient si dévastateurs que je crois comprendre que je les réécrivais comme on recopierait une prière.

Il m'arrive souvent de me dépanner, pendant que j'écris, en lisant. J'ai utilisé plusieurs fois, dans ces conditions, le premier chapitre d'*Alejandra* de Sabato. Sa puissance narrative, sa phrase, sa manière ont sur moi l'effet d'une symphonie de Haydn, et me poussent comme un

vent vers ma propre écriture, me mettent la main en mouvement.

Du plus loin que je me souviens j'ai aimé plus que tout me perdre dans les romans. La comtesse de Ségur, «Signe de piste», *Geneviève de Brabant*, Delly font partie des quelques souvenirs qui me restent de certaines d'heures de pur bonheur, de pure absence. Mes critères, depuis ce temps, sont larges. Je demande simplement qu'un livre ne m'ennuie pas. Je trouve mon compte dans pas mal de choses.

Je suis par contre inconstante, cyclothymique. Il y a des auteurs qui, assez tristement, cessent de m'intéresser. Je ne suis plus capable d'endurer une seule ligne de Roland Barthes, dont j'ai lu tous les livres. Je ne sais pas pourquoi. J'attends. Un jour, je saurai. Ou cela reviendra. Duras, quand elle a été connue, a perdu son attrait. Je ne sais pas très bien pourquoi j'ai toujours résisté à Marguerite Yourcenar. Je ne m'oblige à rien. Je n'ai ni ne veux avoir de conduite rationnelle en lecture. Je lis librement. Mes droits sont sans limites et sans frontières. C'est le seul domaine où je n'ai pas de Surmoi.

Mais je me sens tout de même dirigée, obscurément. Comment avoir des lectures originales? Je me méfie du bouche-à-oreille. J'ai toujours su que je n'aimerais pas les romans de Daniel Pennac. Lorsque j'ai décidé de lire *La Fée Carabine*, cela m'est tombé des mains. Je n'ai aucun remords. Il se débrouille très bien sans moi. J'ai aussi tendance à me méfier des écrivains qui parlent trop bien de leur œuvre, comme Michel Tournier. S'ils sont capables de le dire, ils n'ont pas besoin de l'écrire. Malgré tout, j'aime Michel Tournier.

Dans *Moon Palace*, de Paul Auster, le narrateur se sert de livres comme mobilier. C'est à la veille de m'arriver. Paul Auster a été mon dernier coup de foudre littéraire. L'avant-dernier avait été Graham Greene; l'avant-avant-dernier, Vladimir Nabokov. Dans ces cas je deviens mono-

mane, c'est la passion, point. De Paul Auster, inconnu de moi il y a deux ans, *La Chambre dérobée* m'est arrivé par la poste, pour une recension dans *Le Devoir*. J'ai eu un arrêt de lecture, justement. Pendant plusieurs semaines, je n'ai fait que relire *La Chambre dérobée*. J'ai commandé à gros prix tous les volumes d'Auster chez le libraire le plus proche de chez moi. À New York, j'ai trouvé des romans non traduits. J'ai tout lu. Maintenant, ça va mieux. Il est venu à Montréal, tout le monde le connaît. J'ai mis les Auster ensemble, sur un rayon. Mais pendant un an, ils ont été ouverts, à côté, juste à côté du manuscrit sur lequel je travaille.

J'aime lire les biographies, les journaux intimes d'écrivains, car j'y trouve exposées mes difficultés. Le *Journal de voyage* de Stevenson aux États-Unis, le *Journal* et les *Lettres à Milena* de Kafka m'ont fait comprendre pourquoi je continuais à vouloir écrire.

J'aime de plus en plus les livres humbles. Cet été, j'ai parcouru la Mauricie avec les *Mémoires d'un simple missionnaire*, du père Étienne Guinard, que l'historien Yvan Lamonde m'a fait connaître. J'aimerais lire tout ce qui s'est écrit, bon ou mauvais, au Québec. La chose est probablement faisable.

Parfois il y a des vides, je farfouille, je n'aime pas ce que j'ai sous la main, je ne trouve rien de bon, je n'ai envie de rien. Cela n'a jamais duré longtemps. Je me réserve la littérature japonaise, la question de l'Orient, du Sacré, des religions et des mythes pour le jour de ma pré-retraite. J'ai hâte d'être vieille.

«Qui ne voit que j'ay pris une route par laquelle [...] j'iray autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde?»
(Montaigne)

Monique LaRue a publié *La Cohorte fictive* (1979), *Les Faux-fuyants et Copies conformes* (1989, Grand Prix du livre de Montréal 1990).